

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 101 (1956)
Heft: 12

Artikel: Aspects possibles de la troisième guerre mondiale
Autor: Revol, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342781>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

breux sont les pays qui hésitent à formuler clairement une doctrine. Qu'on se rappelle seulement les controverses qui, aux Etats-Unis, ont opposé à l'époque de la guerre de Corée et opposent maintenant encore les partisans d'une forte armée de terre aux tenants de l'aviation et de la marine.

En conclusion, saluons l'unanimité qui règne aujourd'hui au sujet de notre défense nationale. Rappelons-nous que notre effort doit tendre au renforcement d'une armée équipée, encadrée et commandée. C'est de la bataille que livrerait cette armée que dépend, en définitive, le sort du pays.

LOUIS GUISAN,
*Chef du Département militaire
du Canton de Vaud*

Aspects possibles de la troisième guerre mondiale

I. UN SEUL THÉÂTRE D'OPÉRATIONS

Le caractère stratégique de chaque guerre s'inscrit, semble-t-il, dans l'instrument de travail qu'emploie son généralissime. Il existe aux archives historiques du ministère français de la guerre, une carte d'Europe au millionième, souillée de taches de bougie, sur laquelle, un compas à la main, Napoléon se penchait pour mesurer les étapes journalières de ses grognards. Les gens de ma génération ont connu la carte murale au 200 000^e sans cesse placée sous les yeux de Foch et reproduisant les oscillations de la ligne du front. Les équipes dirigeantes de la seconde guerre mondiale pouvaient pareillement se suffire avec la série des cartes consacrées aux différents secteurs opérationnels, Occident, Europe orientale, Méditerranée, Pacifique. J'imagine que les méditations de l'ordre le plus élevé

des deux généralissimes adverses dans la troisième guerre mondiale se dérouleront non plus devant une carte, voire un portefeuille de cartes, mais devant un globe terrestre : il leur permettra d'évaluer les durées de déplacement de leurs moyens d'action, de conjuguer des manœuvres d'amplitude intercontinentale unies entre elles dans une rigoureuse dépendance stratégique. Désormais, peut-on dire, il n'y aura plus qu'un seul théâtre d'opérations ; la prochaine guerre méritera réellement d'être appelée mondiale.

Certes, on a déjà vu des guerres portées aux extrémités de la planète et pas seulement les deux précédentes du XX^e siècle. Il y eut auparavant les guerres qui, à partir de la Renaissance, se sont disputé les terres plus récemment découvertes. Les invasions mongoles d'un Gengis Khan ou d'un Tamerlan peuvent être rangées dans la même catégorie. Les guerres de l'antiquité romaine s'y rattachent puisqu'elles s'étendaient aux limites du monde alors connu. Et comment douter que n'en fassent également partie les migrations de populations aux époques de la préhistoire ? Mais aucun des conflits ayant précédé le prochain n'aura revêtu le caractère universel d'unité que lui confèrent ses belligérants éventuels et les armes ou matériels dont ils disposeront.

A Sainte-Hélène, Napoléon pronostiquait : les guerres européennes de l'avenir feront l'effet de querelles intestines. Cela se vérifie à partir du moment où elles se voient surclassées par un conflit majeur mettant aux prises l'Est et l'Ouest, l'Asie et l'Amérique. Le monde entier tend à se partager entre deux colosses, deux « supergrands » et rares sont les autres puissances en mesure de résister aux multiples pressions auxquelles les nécessités du temps de guerre les soumettraient. Il en résulte dès à présent la formation de deux vastes coalitions dont les participants, tout en conservant théoriquement leur part acquise de souveraineté nationale, n'en dépendent pas moins de la volonté de chaque supergrand en matière de politique extérieure et de préparation à la guerre. En sorte que la troisième guerre mondiale pourra surgir soit, comme les deux

précédentes, d'un conflit local entre deux nations faisant partie du même groupe de coalisés ou appartenant chacune à l'un des groupes adverses ; soit par engagement direct entre les deux supergrands.

Dans le premier cas, la guerre s'étendrait de proche en proche ; sans doute, elle deviendrait générale beaucoup plus vite qu'on ne l'a vu précédemment : en 1917 pour le conflit ouvert en 1914, fin 1941 pour celui surgi en 1939 ; il est même probable que son extension serait quasi instantanée si l'on en juge par la déclaration faite le 13 novembre dernier par le général Gruenther : « Si l'URSS mettait à exécution sa menace d'envoyer des fusées sur certains pays de l'OTAN, nous aurions immédiatement recours aux représailles et l'Union soviétique serait détruite... » Ainsi se trouverait-on rapidement impliqué dans le second cas, celui où le globe terrestre deviendra d'un usage courant pour les généralissimes.

Séparés par des océans, deux continents engageront les hostilités, à la fois sur terre, sur mer et dans les airs. Les lignes d'opérations, courants de transport ou de ravitaillement suivront, du plus près possible, les arcs de grand cercle. L'Europe, l'Afrique, la partie de l'Asie échappant à l'emprise communiste seront les enjeux de la lutte. On se disputera jusqu'aux terres arctiques où les itinéraires de lignes aériennes sont dès maintenant jalonnées par d'importants travaux d'infrastructure, aérodromes, dépôts de matériel, réseaux de radars.

Mais ce qui fera de la terre entière un seul et même théâtre d'opérations, donnant ainsi à la future guerre son premier caractère d'originalité, ce sont les armes et moyens d'action qu'on y emploiera. Tous concourent, et de façon chaque jour plus intense, au développement de la puissance et de la vitesse.

Puissance des armes atomiques : on estime que d'ici quelques années les belligérants disposeront de projectiles capables de franchir l'Océan. Les Américains admettent que l'URSS possède déjà un engin supersonique doté d'une charge à hydrogène, pouvant atteindre des objectifs situés à 2500 kilomètres du point de lancement. Pratiquement, n'importe quel

pays de l'OTAN et toutes les bases aériennes américaines à l'étranger sont tributaires de cet engin. Sa réalisation marque une étape importante dans la course aux projectiles intercontinentaux qui devraient, d'après les études en cours, parcourir 8000 kilomètres en une demi-heure environ. Que nous voici loin des V1 ou V2 prodigués par Hitler sur l'Angleterre pendant la seconde guerre mondiale ! Avant d'inaugurer des voyages touristiques dans la lune, d'un continent à l'autre, les belligérants échangeront par-dessus les mers des fusées meurtrières.

C'est également sous le signe de la vitesse que se dérouleront les hostilités. Grâce à la radio, les transmissions d'ordres ou de renseignements sont instantanées, ce qui rend possible l'exercice du commandement à travers tout le globe. L'aviation considérée comme moyen de transport voit ses effets, tonnage, vitesse, rayon d'action, décuplés, centuplés par l'emploi d'avions à réaction. Ceux-ci ne traversent-ils pas déjà l'Atlantique en moins de quatre heures ! La mise en œuvre de l'énergie atomique dans la propulsion des navires, sous-marins, porte-avions, escadres de bataille, en leur évitant de reprendre contact avec des bases toujours lentes et délicates à installer, élargira leurs possibilités d'action.

Cette perspective de proche avenir suppose, cela va de soi, que la troisième guerre mondiale n'éclatera pas avant que soient accomplis tous les perfectionnements indiqués ci-dessus. Si elle éclatait avant, soyons-en sûrs, elle imprimerait une vigoureuse impulsion aux organismes de recherches ; en sorte qu'elle hâterait la mise au point des engins dont on disposerait avant la fin des hostilités.

II. — GUERRE TOTALE

Ludendorff l'avait prédite au sortir de la première guerre mondiale. Il semble bien que la troisième doive en faire une angoissante réalité : le point *Oméga* de perfection que le P. Teilhard de Chardin assigne généreusement comme terme à

l'évolution du « Phénomène humain », n'est pas près d'être atteint.

La guerre totale sévissait dans le monde ancien. Des batailles très meurtrières pour le vaincu, coup de grâce aux blessés, massacres de prisonniers, villes brûlées, récoltes détruites, populations déportées en masse, réduites en esclavage au profit du vainqueur : tel est le tableau laissé des guerres de leur temps par les historiens de l'antiquité. Le christianisme s'efforça d'introduire quelque humanité dans la guerre ; l'extension progressive des monarchies nationales y contribua par l'interdiction des guerres privées et la mise en vigueur des lois de la guerre fondées sur un respect plus ou moins chancelant de la loi morale. « L'esprit divin, dit Joseph de Maistre¹, adoucissait jusqu'aux fléaux de la justice éternelle, et la *guerre européenne* marquera toujours dans les annales de l'univers. On se tuait, sans doute, on brûlait, on ravageait, on commettait même si vous voulez mille et mille crimes inutiles, mais cependant tout ce qui est faible était sacré à travers les scènes lugubres de ce fléau dévastateur. »

Aujourd'hui que l'esprit religieux est en baisse sensible, la loi morale s'efface devant ce que l'on appelait récemment la loi de la jungle : un retour à l'emploi de la force hypocritement dissimulé sous un verbalisme d'intentions pacifiques et de solidarité internationale.

D'autres considérations tirées de la technique guerrière expliquent et en une certaine manière justifient ce retour aux pratiques barbares d'autrefois. Le but poursuivi par la guerre : détruire les forces vives de l'ennemi, s'obtenait jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, à défaut de pouvoir livrer une bataille immédiate d'anéantissement que ne permettaient ni la composition organique des armées, ni l'état rudimentaire de l'armement, par des occupations de territoires et des sièges de places fortes. Opérations traînantes ; il fallait temporiser, surseoir à la solution décisive. La conception napoléonienne, celle

¹ Septième entretien des *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

admise et appliquée depuis, pénétrée des avantages de l'offensive et de la rapidité, codifiée par Clausewitz, consiste, nul ne l'ignore, à détruire l'armée adverse dans un choc initial ; puis à marcher sur la capitale pour désorganiser le gouvernement, l'empêcher de reconstituer de nouvelles forces ; enfin, à occuper le territoire et exploiter le pays.

Or, les progrès réalisés dans le domaine technique donnent à l'aviation, aux fusées, aux engins guidés, aux troupes de parachutistes franchissant le mur des armées de terre concentrées à proximité des frontières, la faculté d'atteindre l'intérieur, d'y répandre terreur et destructions. Cela justement quand toutes les énergies nationales doivent être appliquées de façon intensive à la victoire des corps de bataille. Ce qu'étaient naguère les places de dépôt pour le ravitaillement des armées napoléoniennes, c'est tout le pays maintenant qui en tient lieu avec ses usines, ses villes et ses champs, ses routes et voies ferrées ou navigables.

Il y a plus encore pour donner du prix à cet effort de mobilisation nationale sur les différents plans, militaire, industriel, économique, social, scientifique. Jadis, les armées conservaient le même armement pendant toute la durée d'une guerre : « l'armement, disait-on, comme l'organisation et l'instruction des troupes sont l'œuvre du temps de paix. » Au XX^e siècle, l'armement très diversifié pour se prêter aux formes multiples que les opérations peuvent prendre, évolue en outre avec rapidité ; on l'a déjà souligné, des armes nouvelles interviennent dans le cours d'une même campagne. Une activité continue des fabrications s'ajoute donc aux tonnages de remplacement immensément accrus. Cela fait prendre aux destructions opérées en territoire adverse une place presque prépondérante. Elles s'accompagneront de chiffres élevés de pertes en non-combattants.

A cette œuvre d'anéantissement par l'aviation, les fusées, les microbes, viendra s'ajouter l'action des troupes parachutées ou aéroportées créant à l'intérieur du pays autant de champs de bataille dont l'étendue d'abord modeste, ne fera qu'aller s'amplifiant.

Il existe enfin, dans un autre ordre d'idées, une méthode qui permet d'atteindre les activités d'un pays, c'est de troubler la paix sociale en provoquant des grèves dans les usines ou des soulèvements de populations. En sorte que toutes les formes connues de la guerre : étrangère, civile, bactériologique, économique, idéologique, guérilla entre partisans et commandos de défense en surface, pourraient bien, chez certaines nations, exploser simultanément quand s'ouvrirait le troisième conflit mondial.

III. — MISE EN GARDE ET GUERRE FROIDE

Les actions réciproques de dévastation à l'intérieur des pays adverses ne dispensent pas plus que naguère d'en interdire l'accès aux armées de terre, seules capables de procéder à une occupation durable ininterrompue. Ces armées de terre comportent deux catégories distinctes de forces : un corps de bataille, troupe de choc par excellence, destiné à livrer en une ou deux actions ce que par tradition on appelle la bataille des frontières ; en second lieu, des éléments moins robustement constitués, mais qu'il y a toujours eu et qu'il y aura de plus en plus intérêt à rendre aussi semblables que possible aux unités du corps de bataille : troupes d'occupation pour l'envahisseur, troupes de défense en surface (anciennement armée territoriale ou landwehr) pour l'envahi.

Comment les deux supergrands ont-ils pratiquement résolu le problème ? Séparés par des océans, c'est par leurs alliés qu'ils entrent en contact. Dans cette guerre de coalitions qui se prépare, les alliés des Etats-Unis se trouvent sur la bordure du continent eurasiatique que l'URSS et ses alliés occupent en sa plus grande étendue.

La coalition soviétique forme ainsi un bloc territorial tout d'une pièce. Ses vastes proportions interdisent de prendre bien au sérieux les protestations contre quelque tentative d'encerclement que ce soit ; elles permettent par contre de fructueuses manœuvres par ligne intérieure.

Pour sa part, la coalition américaine se voit *a priori* handi-

capée à cause de l'immense fossé maritime, Pacifique ou Atlantique, qui la coupe stratégiquement en deux. Un gros effort naval s'impose à elle (navires de transport, porte-avions, escadres offensives, maîtrise des mers nécessaire), alors que la première, tant qu'elle n'ambitionnera pas d'aller dicter sa loi à Washington même, ce qui semble à peu près exclu pendant le conflit envisagé ici, peut simplement se borner par sa flotte de sous-marins et son aéro-navale, à gêner la circulation des Américains à travers les océans. La traditionnelle rivalité dans le cadre européen entre Russie et Angleterre, celle de l'ours contre la baleine, se voit ainsi transposée dans des conditions analogues sur le plan de la rivalité mondiale entre deux continents.

Il est vraisemblable d'admettre que les hostilités, en quelque endroit qu'elles s'ouvrent, prendront leur maximum d'intensité en Europe : là où l'URSS possède le centre de gravité de son potentiel politique, militaire et économique ; où son emprise paraît s'exercer le mieux sur ses satellites ; là encore où les Etats-Unis ont leurs alliés les plus puissants, par conséquent les plus utiles à conserver ; les plus exposés aussi aux entreprises de l'adversaire. On connaît les circonstances dans lesquelles de part et d'autre du « rideau de fer » on créa en 1949 le traité de l'Atlantique Nord (OTAN) et en 1955 seulement le pacte de Varsovie. Leur objet : établir un équilibre de forces entre les deux camps. Je renvoie le lecteur aux nombreux exposés au cours desquels dans la presse et non pas seulement celle spécialisée dans les questions militaires, on a discuté tour à tour de la création d'une force de police internationale, de la tentative manquée de formation d'une armée européenne, du réarmement de l'Allemagne, sans parler des interminables et décevantes palabres sur le désarmement ; de façon plus particulière, des intentions et possibilités tantôt offensives et tantôt défensives de chacun des adversaires ; des avantages ou inconvénients présentés soit par la guerre préventive, soit par la bataille, de l'Elbe ou du Rhin, soit par le repli stratégique des forces américaines dans les deux réduits des îles Britanniques

et de la péninsule Ibérique, soit encore par les difficultés que rencontreraient désormais les opérations amphibies. Toutes discussions servant à alimenter ce qu'on a appelé la guerre froide ; elle n'est autre chose, mais fort intensifiée, que les tensions politiques de naguère : *usu vetera nova*.

Cette guerre froide s'est accompagnée d'incidents locaux dont la gravité, habilement calculée par les inventeurs, fait planer la menace à peu près permanente de dégénérer en un conflit général. Ainsi est-on fondé à avancer, ce que peut-être l'histoire inscrira dans ses annales, que la troisième guerre mondiale se trouve déjà virtuellement engagée.

L'initiative appartient au monde communiste, alors que les démocraties occidentales donnent la préférence à des précautions de sécurité n'excluant pas de prudentes ripostes. Dans la guerre de Corée l'Occident a dissimulé son intervention sous prétexte d'agir pour le compte des Nations Unies ; l'affaire s'est assoupie dans la solution provisoire d'un partage des territoires. La guerre d'Indochine que la France a cru longtemps pouvoir soutenir seule en dépit des distances, n'a elle aussi abouti qu'à une solution d'attente, toute d'ailleurs au bénéfice des Américains... Ces derniers restent seuls à appuyer une Chine nationaliste réfugiée dans Formose, en face de l'immense Chine continentale, solidaire pour le moment de Moscou. Dans ce secteur d'Extrême-Orient, voué à une politique d'expectative, les belligérants éventuels semblent d'un commun accord ne rien vouloir compromettre et le pacte du Sud-Est asiatique n'y revêt point le caractère d'urgence et d'intensité que connaît son homologue, le pacte atlantique.

Dans le secteur européen, les forces armées immédiatement disponibles sont le plus à proximité d'entrer en action. Chacun pour son propre avantage cherche à disloquer l'armature d'en face. Les difficultés auxquelles s'est heurtée et se heurte la France en Afrique du Nord ont provoqué un rappel des divisions affectées à l'OTAN et leur réadaptation au genre de guerre à mener contre des insurgés. Pareillement, il est fort vraisemblable que les soulèvements de Berlin-Est, de Poznan

et de Hongrie ne soient considérés par le SHAPE comme susceptibles de nuire à l'efficacité du pacte de Varsovie. Mesures de guerre froide. On sent les hésitations réciproques à déclencher un conflit ouvert en Europe centrale, là où la vieille Russie tzariste ne s'est risquée qu'à trois reprises.

Au contraire, le secteur du Proche et Moyen-Orient offre à Moscou toutes les tentations qu'inspirent l'instabilité politique, un nationalisme exacerbé, la misère sociale des peuples, les richesses d'un sous-sol fertile en pétrole ; là encore où la cohésion des Occidentaux est la plus chancelante. Région propice aux pêcheurs en eau trouble. Les maîtres du Kremlin s'y sont par tradition intéressés : après que Pierre le Grand, fondant Saint-Pétersbourg eut ouvert à la Russie une « fenêtre sur l'Europe », la recherche de la mer libre s'est trouvée orientée par la mer Noire et la Caspienne, vers la Méditerranée orientale et le golfe Persique ; expansion en quelque sorte naturelle vers les pays du soleil. Les obstacles dressés par la Turquie et l'Angleterre ont fait de ces deux puissances les constants adversaires de la Russie. Depuis des siècles, la question d'Orient tient en haleine les chancelleries ; diplomates et stratèges alternent à s'y pousser sur le devant de la scène.

Aujourd'hui, l'URSS groupe dans une même politique son objectif habituel d'accès à la mer libre, l'idée d'un vaste mouvement débordant du front européen par les pays arabes du Proche-Orient, l'Égypte et le Maghreb ; à vues plus lointaines, le déferlement de l'idéologie communiste sur l'Afrique ferait du continent noir l'un des objectifs d'attaque et de défense dans la troisième guerre mondiale.

Ces incidents locaux, s'ils troublent le dispositif adverse, provoquent aussi des craquements dans les alliances. Ne parlons que du plus récent. L'occupation militaire du canal de Suez tentée par les Franco-Britanniques a mis en pleine lumière les agissements souterrains de l'URSS chez les pays arabes. Mais elle a, du même coup, dangereusement ébranlé la solidité de l'OTAN. Ainsi se manifeste la fragilité des systèmes de guerre actuellement en présence. Cela tient à la nature des choses.

Une coalition, c'est un peu comme le saint du proverbe italien : *Passato il pericolo ...* On l'a maintes fois éprouvé à la fin d'une guerre pendant la durée de laquelle le danger, l'intérêt commun montrent l'impérieux besoin où l'on se trouve de rester unis, de « tenir », de supporter les épreuves et la lassitude, de mettre une sourdine aux revendications particulières ; encore que les traités d'alliance aient toujours la précaution de stipuler l'engagement pris par chaque participant de ne point conclure de paix séparée.

La preuve est désormais faite de l'instabilité des coalitions avant même qu'elles n'entrent effectivement en action. La cause en réside dans le maintien de la souveraineté des divers Etats engagés. Rien, si ce n'est la force — et même celle-ci n'a qu'un temps — n'oblige un peuple indépendant à faire ce qui ne lui plaît pas ; son armée répond, avant tout, à des fins nationales précises. Mais ce ciment consolidateur, gage de tous les sacrifices, fait défaut à une armée de coalition. Une coalition est en avance sur la formation politique supranationale qui lui donnerait sa cohésion indispensable : il est malaisé de concevoir une armée européenne avant la création d'une Europe. Et c'est la raison profonde pour laquelle il est permis d'augurer qu'en dernière analyse le troisième conflit mondial se résoudra en un règlement de compte entre deux armées, celles de l'URSS et des Etats-Unis d'Amérique, précisément les seules, pour le moment, à disposer de l'arme atomique.

IV. — DÉROULEMENT DES OPÉRATIONS

C'est une gageure et s'exposer au ridicule que de vouloir anticiper sur ce que peuvent être les opérations. N'attribuons donc à ce paragraphe que la valeur d'un simple *Kriegspiel*. Aussi bien suffit-il de se reporter au titre de cet article : aspects *possibles* et non pas *probables* de la guerre future.

La première guerre mondiale ouverte sous le signe de la mitrailleuse et de l'artillerie lourde de campagne s'achevait avec l'apparition du char de combat. La seconde, commencée par un emploi massif du char de combat en combinaison avec

l'avion, prit fin avec les fusées V1 et V2 d'une part, la bombe atomique d'Hiroshima de l'autre. En toute logique, il serait prudent de s'attendre, dès le début de la troisième, à un déluge d'engins nucléaires. C'est pourquoi l'un des problèmes les plus urgents à résoudre, celui dont on paraît le moins s'occuper, serait d'assurer la protection des grandes cités, des industries de guerre, de tout cet ensemble concourant à la vie matérielle d'un pays, gage indispensable de sa bonne tenue morale. Entrée de jeu par surprise : plus de hérauts annonciateurs, plus de déclarations officielles de guerre. Et pas davantage de délais que l'on s'efforçait déjà de réduire afin d'assurer par des opérations de mobilisation la mise sur pied de guerre des corps de bataille.

Ceux-ci, dans l'état où ils se trouveront au jour J, entreront immédiatement en action. Attendre pour les mettre en branle que la phase initiale atomique ait produit ses effets, serait enfreindre le principe immuable de la liaison des armes. Cette liaison est aujourd'hui réalisée de manière intime entre les armes tactiques d'autrefois : l'infanterie possède son propre arsenal d'artillerie ; fidèle à la mémoire des chevaliers bardés de fer, ses ancêtres, la cavalerie s'emmure dans les blindés ; l'artillerie et le génie, armes toujours savantes, se mélangent étroitement avec les autres combattants. Sur le plan stratégique, c'est entre les armées de terre, de mer et de l'air qu'il importe d'établir à la fois dans le temps et dans l'espace, une collaboration rigoureuse. Si l'on en juge par la façon dont a été conduite, du seul point de vue militaire, l'affaire du canal de Suez, il n'est pas sûr que cette doctrine de la liaison des armées soit dès maintenant entrée dans les réflexes des commandements et *a fortiori* dans la pratique des exécutants.

L'engagement des corps de bataille se soldera par leur mise en pièces réciproque, avec cependant pour l'un d'eux la prépondérance de certains éléments ; soit qu'ils aient pu échapper à l'usure des combats, soit que la prévoyance des dirigeants politiques et des chefs militaires leur ait permis de se reconstituer. Celui-là se portera en avant, suivi des forces armées d'occupation dont la tâche ne sera pas mince d'avoir à reconstruire

le pays vaincu victime des destructions de la phase initiale, tandis que la même tâche sera à accomplir dans le pays provisoirement vainqueur.

Peut-être cette première victoire mènera-t-elle à la fin de la guerre : ce qu'espérait Hitler après avoir battu la Pologne. Mais il se peut aussi que les hostilités, conduites au ralenti dans les autres secteurs, s'intensifient dans l'un quelconque d'entre eux, exigeant alors un effort considérable de la part d'un système logistique naval, aérien et terrestre, adapté aux dimensions mondiales du conflit. Si les Russes avaient poussé jusqu'à l'Atlantique, il s'agirait alors pour les Américains de recommencer dans des conditions infiniment moins favorables la manœuvre exécutée contre Hitler à partir du débarquement de 1942 en Afrique du Nord. Si, au contraire, les Russes avaient dû abandonner leur occupation des pays satellites, le problème stratégique à résoudre par le haut commandement des Occidentaux comporterait la réduction d'une masse de populations d'environ 800 millions de communistes : Russie d'Europe, Sibérie, Chine. Œuvre de longue haleine à exécuter de façon progressive par emploi simultané de moyens militaires de force et de propagande psychologique.

Dans une conférence qu'il faisait le 10 octobre dernier sur ce thème : « Panorama d'une nouvelle guerre », le maréchal Montgomery — il est, à n'en pas douter, orfèvre en la matière — assignait trois phases à cette guerre : l'une de destruction, d'une durée de cinquante jours environ ; l'autre d'exploitation qu'il évalue à deux ans ; la troisième : « fort longue », comportera la reconstruction. C'est faire prévoir qu'en définitive cette future guerre aura des conséquences interminables ; ce qui est encore un point de vue optimiste : l'humanité éviterait sa disparition pure et simple !

Revenons à notre Kriegspiel.

J'ai déjà exposé ¹ l'hypothèse du déroulement des opérations dans la plaine d'Europe au nord des Alpes. L'orientation

¹ Cf. *Réflexions sur une éventuelle bataille d'Europe*, R.M.S., N° de mars 1956.

de la politique internationale de ces derniers mois met en relief l'importance stratégique du secteur méditerranéen, celui que Churchill appelait naguère le bas-ventre de l'Europe.

Tout concourt, on l'a vu plus haut, à en faire, pour l'URSS, une zone de prédilection. « Lorsque l'URSS étendra sa griffe vers le Moyen-Orient, écrivait le général Spears en 1953, elle y trouvera un terrain favorable, ne serait-ce qu'en raison de la haine de ces régions pour l'Occident ». On conçoit dès lors que le haut commandement rouge, observant une attitude de défensive élastique en Europe centrale — ce qui n'exclurait pas des attaques sur les bases aériennes et navales des Occidentaux —, porte son effort d'offensive sur le secteur méditerranéen.

Les Alliés s'y trouvent en état de moindre résistance. Avec des bases moins étoffées et plus dispersées, des escadres navales chargées de missions complexes, ils ne disposent sur place pour des opérations terrestres que des armées grecque et turque dont la collaboration à une œuvre commune serait peut-être délicate à assurer. Si abondant que soit leur matériel reçu d'Amérique, offriraient-elles une résistance prolongée à des troupes russes alliant à un potentiel de combat très supérieur, l'esprit de conquête aiguillé vers des objectifs traditionnels nationaux ? L'armée bulgare se prêterait de gaité de cœur à une manœuvre qui ferait miroiter à ses espérances l'acquisition de Salonique à défaut de l'ancienne Byzance.

Les Détroits ouverts à la flotte russe de la mer Noire, ce serait l'invasion massive de la Méditerranée par les sous-marins rouges et par suite une gêne considérable sinon l'interruption des communications maritimes des Occidentaux.

Sur le front de terre asiatique, là où les puits de pétrole représentent l'objectif économique immédiat, l'URSS ne se heurterait qu'à une poussière de forces arabes si elle évitait le contact des armées turques en empruntant, par la trouée caspienne du Caucase, les territoires de l'Iran, de l'Irak et de la Syrie. Elle atteindrait ainsi Mossoul et Bagdad par une ligne d'opérations (il y a à vol d'oiseau un millier de kilomètres de

Bakou à Bagdad) beaucoup plus courte que celle dont disposeraient les Occidentaux pour faire affluer leurs troupes (voie maritime jusqu'au golfe Persique). La parade la plus efficace que pourraient exécuter ces derniers serait, par la mer Rouge, si la Méditerranée leur était interdite, d'établir un bouchon sur le canal de Suez ¹ afin d'en interdire l'accès à l'envahisseur, de concert avec la vaillante petite armée d'Israël, maîtresse du Sinai.

L'issue de la bataille autour de Suez interdirait ou ouvrirait aux Russes l'accès du continent africain. Et dans le cas où se réaliserait cette seconde hypothèse, l'on s'apercevra combien ce qu'on appelle aujourd'hui l'anticolonialisme, fourrier du communisme, aura aidé à l'avance de ses armées. Avec sa brutalité et son habileté diabolique coutumières, Moscou lancerait à la conquête de l'Afrique du Nord la « nation arabe » si fréquemment invoquée par les milieux musulmans.

Les opérations en bordure méridionale de la Méditerranée s'accompagneraient, cela va de soi, de manœuvres analogues sur les rives septentrionales. On y verrait Italiens, Albanais épaulés par l'URSS et Yougoslaves se disputer la domination de l'Adriatique et de la Vénétie. Dans un pareil complexe d'hostilités se développant à la fois sur les deux faces des Alpes, qu'en serait-il de la neutralité suisse ?

V. — CONCLUSION

La troisième guerre mondiale se distinguera de celles l'ayant précédée par l'extrême importance de ses actions matérielles de destruction et l'étendue de pertes en vies humaines qu'elle provoquera. Ce ne sont plus seulement les armées qui se heurteront en un prodigieux choc d'anéantissement ; les adversaires s'en prendront à ce qui a donné jusqu'ici à l'humanité sa joie de vivre, son sens du progrès moral accompli à partir de l'état primitif de barbarie auquel il semble qu'elle

¹ Ce qui justifierait le ménagement avec lequel l'Amérique s'est comportée vis-à-vis du colonel Nasser dans l'affaire du Canal.

puisse être ramenée. Comment serait-elle en mesure de supporter l'immensité de tant de souffrances amoncelées si ce n'est en exaltant l'esprit de sacrifice, la volonté de patience, le devoir de « servir » non seulement chez les soldats et leurs chefs, mais encore parmi les populations civiles et les gouvernants ? Plus que jamais, la notion de patrie s'impose à chacun de nous.

Or que voit-on ? La guerre de coalition qui s'annonce se réfère à une entité politique encore dans les nuages. Au siècle de l'énergie nucléaire et de l'avion à réaction, l'interdépendance des peuples exigerait une transformation dans les rapports entre Etats, une atténuation progressive du dogme de la souveraineté nationale, un rapprochement des idéologies en présence, plus de compréhension réciproque entre races et groupements. Cette réalisation d'une unité supranationale donnerait à une alliance la cohésion nécessaire. Elle seule permettrait de faire face aux vicissitudes, quelle qu'en soit la nature, qui ne manqueront pas de se présenter au cours des événements.

Dans le fracas guerrier du troisième conflit mondial qui s'annonce, je demandais tout à l'heure ce qu'il en adviendrait de la neutralité helvétique. Nous devons envier l'armée suisse de ce que, grâce à cette neutralité, son sens du devoir reste clair, simple, exempt d'ambiguïté : défendre les frontières de la patrie.

J. REVOL

L'armée soviétique¹

La R.M.S. de mai 1956 a évoqué la compétence, universellement reconnue, du capitaine B. H. Liddell Hart en matière d'histoire de la guerre, l'influence qu'il a exercée sur l'orga-

¹ *The Soviet Army*. Volume de 480 pages, 3 croquis et quelques photos de chars, édité par le capitaine B. H. Liddell Hart chez Weidenfeld and Nicholson, 7 Cork Street, London, 1956. Fait curieux : il est sorti de presse après sa traduction allemande (*Die rote Armee*, publiée par Offene Worte. Bonn).